



Institut Ricci
Centre d'études chinoises



Yang Jiang 楊絳

Confucius et ses disciples tels que je les comprends

Sixiangchao, 19/11/2014¹

Traduction et notes : Michel Masson et François Hominal

J'ai une grande admiration pour les gens des écoles d'autrefois qui connaissaient par cœur « les Quatre Livres² et les Cinq Classiques³ ». Je suis née tout à la fin de la vieille époque : à l'école primaire, au lycée et à l'université nous avons des cours de langue classique, mais ces cours n'avaient guère d'importance ; ce qui comptait c'étaient les mathématiques, les sciences, l'anglais. Je réalisais bien qu'il y avait trop d'ouvrages classiques que je n'avais pas étudiés, et je pouvais seulement y remédier moi-même en dehors des cours.

Des « Quatre Livres », ce sont les *Entretiens* de Confucius que j'aime le plus, car c'est un livre tout à fait savoureux. Lire phrase après phrase les *Entretiens*, c'est découvrir toute une suite de personnes et ce sont des disciples bien vivants que nous présente le livre. Tous avec leurs tempéraments différents.

Le disciple bien-aimé de Confucius est Yan Hui, mais il a un faible pour Zilu. Une fois le professeur Qian Zhongshu⁴ me demandait : « Qu'en pensez-vous ? Le préféré de Confucius, c'était bien Zilu ? » C'était aussi mon sentiment. Zilu est très intelligent, il a beaucoup de talents. Parmi les nombreux disciples de Confucius, c'est le plus ouvert, et le plus fidèle, se trouvant très souvent aux côtés du maître. Confucius a beau faire l'éloge de Yan Hui, « *Hui était d'une rare valeur !* » (VI, 9), quand il lui parle, Hui ne répond jamais rien ; sa conduite non seulement montre qu'il saisit parfaitement l'enseignement du Maître, mais aussi qu'il s'y exerce en profondeur. Confucius ne pourra que dire : « *Hui ne me stimulait guère* » (XI, 3),

¹ Yang Jiang 楊絳, née le 17 juillet 1911 à Pékin, est une écrivaine et traductrice chinoise.

² Les *Quatre Livres* sont l'anthologie réalisée par Zhu Xi (1130-1200) de quatre textes : *Entretiens de Confucius*, *la Grande Etude*, *l'Invariable Milieu* et le livre de *Mencius*.

³ Les *Cinq Classiques* sont le *Classique des Odes*, le *Classique des Documents* (ou de l'*Histoire*), le *Classique des Mutations* ou *Yijing*, le *livre des Rites* et les *Annales des Printemps et Automnes*.

⁴ Qian Zhongshu 錢鍾書 (1910-1998), romancier célèbre, était l'époux de Yang Jiang.

puisque'il restait silencieux. Et Confucius de soupirer « Hélas, j'ai été témoin de son progrès, mais il ne m'a pas été donné d'en voir l'aboutissement ! » (IX, 20)⁵.

Et Zilu ? Très souvent, le Maître ne peut s'empêcher de faire son éloge : « Zilu a de l'énergie pour deux (XI, 21) ...S'il est un homme capable de trancher un litige d'un seul mot, c'est Zilu. Zilu ne remet jamais au lendemain l'accomplissement d'une promesse » (XII, 12). Entendant les éloges du Maître, Zilu rougissait de plaisir ; mais c'était vite suivi d'une remise en place. Par exemple, Confucius dit : « Ma Voie n'est pas suivie. Si je partais maintenant en radeau sur la mer, qui m'accompagnerait ? Zilu, sans doute ? » (V, 5). Entendant cela, Zilu fut content. Et aussitôt, Confucius ajoute : « Zilu, en fait de bravoure, tu me surpasses de beaucoup, si tu pouvais seulement avoir un peu plus de jugement. » (V, 6). Confucius une fois le loue parce que, habillé d'une robe toute usée, il côtoyait sans la moindre honte des gens en tenues de fourrure, et le Maître de citer le *Livre des Odes* :

« Sans méchanceté, sans convoitise
Comment n'être pas irréprochable » ? (IX, 26).

Zilu répétait sans cesse cette citation ! Confucius alors ajoute que c'est là se conduire comme il faut, qu'il n'y a rien à en être fier. Autre exemple : quand Confucius dit à Yan Hui : « Appelé à une fonction, fais ton devoir. Laisse sans emploi, sache te retirer. Toi et moi, nous sommes les seuls à agir ainsi. » (VII, 10, 1), Zilu intervient et joue le malin pour s'attirer les éloges du Maître : « Et si vous aviez une grande armée à commander, qui choisiriez-vous pour vous aider ? » La réplique du Maître n'a rien de courtois : « Affronter un tigre les mains nues / Traverser un fleuve à la nage, un casse-cou qui mourrait sans regret, je n'en voudrais à aucun prix pour associé. Il me faut quelqu'un qui aborde les problèmes avec circonspection et préfère réussir par la stratégie que par la témérité. » (VII, 10, 2-3).

A l'égard de ses autres disciples, Confucius est toujours plein d'égards, mais avec Zilu il ne prend pas de gants pour s'en prendre à lui nommément : « Zilu, veux-tu que je te dise ce qu'est la connaissance ? » (II, 17). Et Zilu, lui, est tout à fait impoli. Quand Confucius dit que ce qui est le plus important pour gouverner, c'est « une rectification des noms », Zilu répond « Mais, Maître vous n'y êtes pas. Une rectification de noms, dites-vous ? » Confucius ne s'interdit pas de rétorquer : « Zilu, quel rustre tu fais ! » (XIII, 3) avant de donner quelques explications. Si Yan Hui aimait beaucoup étudier, Zilu, lui, pas du tout, mais il s'y entendait en arguties pour dissimuler ses erreurs : « Pourquoi devrait-il être versé dans les livres avant de passer pour 'instruit' ? » (XI,24). Sans donner d'explication, Confucius lui dit seulement qu'il raconte n'importe quoi. Cependant, à un moment opportun le Maître saura lui exposer les grands principes ici en jeu ; il lui demande d'écouter attentivement : « Assieds-toi et je vais t'expliquer » (XVII, 8) et alors il s'adapte à celui qui n'aime pas l'étude, ni les livres. Une fois, quelques disciples intimes entouraient le Maître. Minzi était quelqu'un de droit et de digne ; Zilu défendait vigoureusement le Maître comme s'il voulait antagoniser les autres ; Ranqiu et Zigong étaient pleins de cordialité. Tout heureux, le Maître dit par manière de plaisanterie : « Zilu n'est pas homme à mourir dans son lit » (XI, 13). Si Confucius savait de fait que Zilu ne mourrait pas de mort naturelle, il n'aurait certainement pas pu dire cela...⁶

Confucius aimait la musique ; Zilu jouait faux et, quand il jouait, Confucius ne pouvait le supporter et grognait : « Qu'est-ce que vient faire la cithare de Zilu ici chez moi ? » (XI, 14). Du coup, les autres disciples se mirent à regarder Zilu de haut, mais Confucius prit sa

⁵ Yan Hui est mort prématurément.

⁶ De fait Zilu mourut au combat en 480.

défense : « *Disons que Zilu a atteint le perron d'entrée, mais il n'a pas encore pénétré dans la demeure du sage.* » (Ici, c'est ma propre interprétation. D'après l'ouvrage *Propos de Confucius*⁷, quand Zilu jouait du luth, on aurait dit un régiment en marche sur les frontières du Nord, car son tempérament intrépide ne l'aidait pas à jouer juste. A mon avis, l'intrépidité n'empêche pas de jouer juste, c'est seulement que Zilu jouait faux).

Ziyou, Zixia étaient aussi des préférés de Confucius. « *Mes jeunes disciples là-bas sont maintenant pleins d'ambition et de hâte. Ils brillent tous de l'éclat de la culture, mais n'en connaissent pas encore la juste mesure.* » (V, 21) peut signifier que Zi You et Zixia excellaient dans les Lettres. Ziyou était très sérieux et déterminé à progresser, Zixia ouvert et modeste. Le Maître aimait plaisanter avec Ziyou ; à Zixia, il prodiguait ses encouragements.

Zigong se prenait tout à fait au sérieux. En parlant avec lui, le Maître était très courtois, mais connaissait bien son homme. Pour Confucius il est très clair que « *l'homme de bien n'est pas un ustensile destiné à un seul usage* » (II, 12). Alors que le Maître vient de faire l'éloge d'un des disciples, Zigong demande : « *Maître, que pensez-vous de moi ? - Pour moi, tu es un vase* », mais pas n'importe quel 'vase', « *un vase de cérémonie orné de pierreries* » (V, 3). Quand très sûr de lui, Zigong déclare : « *Ce que je n'aimerais pas que les autres me fassent, pour rien au monde je ne voudrais le faire aux autres* », le Maître est catégorique : « *Tu n'y es pas encore* » (V, 11). Et lorsque Confucius délibérément demande à Zigong « *De Hui et de toi, lequel considères-tu le meilleur ?* » (V, 8/1). Zigong avait le sens de la mesure, il dit qu'il n'oserait se comparer à Hui à qui il suffit d'expliquer une chose pour qu'il en comprenne dix, alors que lui, Zigong, est à peine capable d'arriver à deux. Confucius très franchement : « *Hui est certes supérieur, j'en conviens* », mais très courtois ajoute une phrase : « *Ni moi, ni vous ne sommes à sa hauteur* ». Zigong aimait critiquer les points faibles des gens. Confucius le reprend : « *Le bienheureux ! Il est déjà si parfait qu'il a loisir de critiquer les autres ! Moi, j'avoue que je ne l'ai pas* » (XIV, 31). Zigong était bon aussi à se servir de l'abaque, ses calculs lui permettaient de faire du commerce et de gagner de l'argent. Confucius commente : « *Il a su s'enrichir dans les affaires ; ses calculs, il est vrai, tombent le plus souvent justes.* » (X1, 18).

Le disciple que Confucius n'aimait pas du tout, c'était Zaiyu, qui faisait semblant de comprendre, disant des sottises avec grand aplomb. Quand Confucius l'entendait proférer encore une fois des erreurs, il ne le reprenait plus. Chez Zaiyu, il y avait désaccord entre ses paroles et sa conduite : il disait des choses très bien, sans s'efforcer de les mettre en pratique. De plus, c'était un paresseux ; il faisait une longue sieste après le repas. C'est à son propos que Confucius dit « *Il est impossible de sculpter du bois pourri.* » (V, 9, 1), et aussi « *Au début j'écoutais ce que les gens disaient, en supposant qu'ils joindraient le geste à la parole ; mais, à présent, après les avoir écoutés, j'observe leur comportement.* » (V, 9, 2), et il ajoute que c'est en voyant Zaiyu dire une chose et en faire une autre qu'il a été amené à ce changement d'attitude. Zaiyu aussi trouvait trop longue la période de deuil de trois années et estimait qu'il fallait la raccourcir. Le Maître : « *Un nouveau-né met trois ans à sortir du giron de ses parents* ». Pendant les trois ans qui suivent le décès de tes parents, pourrais-tu être à l'aise à bien manger et t'habiller richement ? Zaiyu : « *Oui, je serai à l'aise* » Confucius : Si vous êtes à l'aise, et bien alors n'observez pas les trois années de deuil. Une fois Zaiyu sorti, le Maître soupira : « *Quel homme insensible ! ... Est-ce qu'il ne doit pas lui-même trois ans d'amour à ses parents ?* » (XVII, 21). Zaiyu était beau parleur, tout comme Zigong. Tous

⁷ 孔子家语, (vers 240 ap. J.-C.)

deux pouvaient s'engager dans des discussions sans fin, aussi Confucius leur concédait-il d'être des experts de la « parole ».

Dans les *Entretiens* il n'y a qu'une personne qui n'a jamais posé une question au Maître, et c'est Chenkang (Ziqin). C'est seulement dans le dos qu'il s'informait sur Confucius. Ainsi, il demanda à Zigong : « Confucius chaque fois qu'il arrive dans un pays *ne manque jamais de s'informer de la manière dont il est gouverné : mais comment obtient-il ces informations ? Lui sont-elles fournies ou doit-il les demander ?* » (I, 10) Ou encore une fois en privé il demande à Boyu, fils de Confucius, « *Votre père ne vous a-t-il pas enseigné autre chose qu'à nous, disciples ?* » (XVI, 13/1). Très avisé, Boyu dit que non, que son père lui avait seulement dit d'étudier le *Livre des Odes* et les Règles de propriété. Très satisfait Chenkang dit : « *J'ai demandé une chose, et j'en ai appris trois. On m'a parlé des Odes, des rites, et de la juste distance que l'homme de bien doit maintenir avec son fils.* » Boyu, ce précieux fils de Confucius, se garda bien d'informer Chankang de ce qu'il avait entendu à la maison. Est-ce que Confucius pouvait maintenir une distance envers son fils ? Certes, « l'homme de bien confie à d'autres l'instruction de son fils »⁸, mais il s'agit là de jeunes enfants qu'il faut corriger et gronder ; or, Boyu n'était plus un enfant.

Et n'est-ce pas encore ce Chengang qui dit à Zigong qu'il était trop modeste ? « *Comment pouvez-vous soutenir que vous valez moins que Confucius ?* » (XIX, 25). Il estimait Confucius inférieur à Zigong. De fait, il y avait des gens qui en disaient autant. Tout sûr de lui qu'il était, Zigong avait le sens de la mesure. Il répliqua « *Il n'est pas possible d'abaisser Confucius* » ; « *Lui-même est soleil et lune, que personne ne saurait outrepasser ; Le Maître ne peut être égalé, pas plus que l'on ne peut atteindre le Ciel par une échelle* » (XIX, 24-25). On peut dire que Chengang était le plus stupide des disciples.

Le plus fier était Zizhang. Entre tous les disciples, c'était celui avec qui il était le plus difficile de s'entendre. Ziyou disait : « *Mon ami Zhang aime 's'attaquer au difficile', mais ce n'est pas encore du ren.* » et Zengzi : « *Quel air imposant ce Zizhang ! Cela en devient presque impossible de cultiver le ren avec lui !* » (XIX, 15-16).

Ainsi, la diversité des personnalités parmi ses disciples et sa manière de les traiter en conséquence nous font un peu mieux connaître Confucius. Dans son enseignement il était infatigable ; il excellait à guider les uns et les autres, sans jamais affirmer de dogmes et sans rien de doctrinaire. Il aimait la musique et, grand amateur de chant, quand il entendait un bon chanteur, à tout coup il lui demandait un autre morceau. Au fond, c'est le chant qu'il voulait étudier ! Seule la douleur d'un deuil l'empêchait de chanter.

Confucius est quelqu'un de respectable et de charmant. Les *Entretiens* sont un livre vraiment intéressant.

¹ Lien vers l'article original :

http://mp.weixin.qq.com/s?biz=MjM5NTYlMTA4MA==&mid=201318845&idx=1&sn=6cadb8bc0e74e3158effe213721b9e0d&scene=1&key=0caf2d47c09f6dc2d56cf21e75c03423b8d61daf8ddb97c969091fb219b5d27522ab387e76b4f5800eac5441fd52f1c&scene=1&uin=MjMxNDA4NTcxNA%3D%3D&devicetype=webwx&version=70000001&pass_ticket=YTG98OnviKw%2B1Dz9doFpnDxEHuk6gVGzI3ealODrJe90eZtswDCvLZ%2BhSuFoh8o1

⁸ Mencius.